

## COLLABORATION MILITAIRE FRANÇAISE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE : DES VOLONTAIRES FRANÇAIS DANS LA WAFFEN-SS 1943–1945

KRISZTIÁN BENE

Université Pécs  
Département d'Études Françaises  
Ifjúság útja 6.  
H-7624 Pécs  
Hongrie  
benekriztian@yahoo.fr

**Abstract:** The French military collaboration started with the *Légion des volontaires français contre le bolchevisme* (French volunteers' legion on Bolshevism). This military unit was a part of the German army as the 638th infantry regiment of the Wehrmacht. The legion was deployed on the front before Moscow as well as in the back area on the partisans from 1942 until 1944. In 1943, the German authorities started to recruit in France to establish a new French Waffen-SS unit. The volunteers got the instruction in the camp of Sennheim in Alsace and in Bohemia. The first contingent was deployed on the Red Army in Galicia. The mission was accomplished, but the losses were very high: 80 percent of the unit was killed, wounded or missing. Afterwards, the unit became a division with 7000 people, who fought in the combats of Pomerania and in the final battle of Berlin.

**Keywords:** France, collaboration, army, Second World War

### Les antécédants

La collaboration militaire française commence au lendemain de l'invasion de l'Allemagne contre l'Union soviétique. Les représentants de tels partis collaborationnistes comme le *Parti populaire français*, le *Rassemblement national populaire*, le *Parti franciste*, le *Mouvement social révolutionnaire*, expriment leur désir de participer à la croisade antibolchevique à côté des Allemands<sup>1</sup>. Le gouvernement français ne partage pas cet enthousiasme et n'a pas l'in-

<sup>1</sup> P. Giolitto : *Volontaires français sous l'uniforme allemand*, Paris : Perrin, 1999 : 14.

tention d'envoyer des troupes au front de l'Est, mais il donne sa permission pour les partis collaborationnistes<sup>2</sup>.

Peu de temps plus tard, les Allemands donnent leur permission de leur part qui résulte la fondation de la *Légion des volontaires français contre le bolchevisme* (LVF) le 7 juillet 1941. Cette association regroupe les gens qui souhaitent lutter contre les Soviétiques dans le cadre de l'armée allemande (*Wehrmacht*). Le recrutement qui commence aussitôt ne résulte que quelques milliers de personnes<sup>3</sup>. Ce chiffre médiocre montre bien que la majorité des Français n'acceptent pas l'idée de la collaboration militaire avec l'Allemagne. Il y a un bon nombre de Russes émigrés parmi les volontaires qui veulent continuer la lutte commencée 20 ans plus tôt contre le régime bolchevique<sup>4</sup>. Malgré cette réticence, les autorités allemandes soutiennent l'établissement d'une unité française au sein de la *Wehrmacht*. Cette faveur s'explique par le fait que la collaboration militaire française est un atout pour la propagande allemande et pas par l'importance militaire de la participation française<sup>5</sup>.

Les volontaires français reçoivent leur instruction militaire dans un camp d'instruction allemand sur le territoire de la Pologne appelé Deba (Dębica en polonais). La formation ne dure que quelques semaines, car la nouvelle unité (638<sup>e</sup> régiment d'infanterie) de l'armée allemande est déployée sur le front devant Moscou avant la fin de l'instruction ordinaire<sup>6</sup>.

Cette manque a de lourdes conséquences : le régiment de deux bataillons perd plus de 50 pour cent de son effectif pendant son engagement dans la première ligne de front la fin 1941<sup>7</sup>.

Cet échec nécessite la réorganisation de l'unité pendant la première moitié de 1942. On rétablit les deux bataillons, mais on élimine tous les éléments inaptes ou dangereux pour l'unité de la LVF et les bataillons sont déployés sur des lieux différents sous un commandement allemand<sup>8</sup>. La mission des bataillons change aussi : ils doivent lutter contre les partisans ce qu'on réalise avec une grande efficacité. Les succès réalisés pendant ces combats résultent

<sup>2</sup> E. Lefèvre & J. Mabire : *Par -40° devant Moscou*, Paris : Grancher, 2004 : 55.

<sup>3</sup> Le chiffre total des volontaires trouvés aptes au service militaire n'est que 13 400. Cf. Ph. Burrin : *La France à l'heure allemande, 1940-1944*, Paris : Seuil, 1995 : 439.

<sup>4</sup> Gy. Bebesi : *A feketeszázak [Les Centaines noires]*, Budapest : Magyar Ruzsisztikai Intézet, 1999 : 301-302.

<sup>5</sup> J. Delarue : *Trafics et crimes sous l'occupation*, Paris : Fayard, 1968 : 162-164.

<sup>6</sup> P. H. Dupont : *Au temps des choix héroïques*, Paris : L'Homme libre, 2002 : 99.

<sup>7</sup> Archives nationales F 60 1688.

<sup>8</sup> E. Lefèvre & J. Mabire : *La Légion perdue*, Paris : Grancher, 2004 : 82.

le rétablissement du régiment le 1<sup>er</sup> septembre 1943<sup>9</sup>. La LVF continue la lutte contre les partisans, mais les conditions se dégradent : les partisans sont de plus en plus nombreux et mieux équipés, tandis que le ravitaillement et la position des Français se dégradent continuellement<sup>10</sup>.

En juin 1944, l'Armée rouge perce les lignes de l'armée allemande et les volontaires de la LVF doivent lutter contre les troupes régulières soviétiques au long du fleuve Bóbr (Bober). Les soldats français luttent remarquablement : ils stoppent l'avancée des troupes soviétiques pendant 36 heures et infligent de grandes pertes sur leurs adversaires<sup>11</sup>. Après ce succès indéniable, la LVF est retirée en Allemagne où son effectif est versé à la nouvelle brigade française de la SS<sup>12</sup>.

### La création d'une brigade d'assaut française au sein de la Waffen-SS

La situation militaire devient défavorable pour les pouvoirs de l'Axe à partir du tournant de la guerre au début 1943, ainsi les autorités allemandes sont intéressées par tous les moyens par lesquels on peut recruter plus de soldats. Dans le cadre de la campagne de recrutement de la *Waffen-SS*, elles commencent à s'intéresser au potentiel humain de la France et lancent un appel aux Français pour rejoindre la *Waffen-SS*<sup>13</sup>. Le gouvernement français, qui opte pour la collaboration, soutient cet effort et donne des garanties financières et juridiques pour les volontaires<sup>14</sup>.

Tous les citoyens français conformes aux conditions d'engagement<sup>15</sup> peuvent s'inscrire à l'organisation allemande. Les portes sont ouvertes pour les prisonniers de guerre en captivité et les ouvriers français effectuant une activité de *STO* (service de travail obligatoire) en Allemagne<sup>16</sup>.

<sup>9</sup> Archives nationales 72 AJ 258, 232 14.

<sup>10</sup> (Sans auteur) : *Vae Victis ! ou deux ans dans la LVF*, Paris : La jeune parque, 1948 : 183.

<sup>11</sup> AN F60 1688.

<sup>12</sup> P. Masson : « La LVF nach Moscou », *Historia hors série* 40, 1975 : 135-146, p. 146.

<sup>13</sup> J.-L. Leleu : *La Waffen-SS. Soldats politiques en guerre*, Paris : Perrin, 2007 : 186-189.

<sup>14</sup> Archives nationales F 7 14956.

<sup>15</sup> Les conditions d'engagement étaient les suivantes. Age : 17 à 40 ans. Taille : 1,65 m. Etat normal de points de vue physique et moral, des aptitudes requises pour satisfaire les exigences d'une instruction militaire. Le volontaire ne peut avoir encouru de condamnation déshonorante. Archives nationales F 7 15 304.

<sup>16</sup> J. Malardier : *Combats pour l'honneur*, Paris : L'Homme libre, 2007 : 60.

Le recrutement connaît un succès inattendu au sein des Français : pendant quelques semaines, plusieurs milliers de candidats se présentent aux bureaux de recrutement ouverts partout en France et en Allemagne. La majorité des volontaires sont de jeunes ouvriers et étudiants (leur âge moyen est 18 ans) qui souhaitent rejoindre une unité d'élite prestigieuse. L'autre motif de l'engagement est la volonté d'éloignement de la situation politique intérieure française qui est confuse. Les jeunes ont marre de l'inactivité totale de gouvernement français, veulent agir et combattre sur le champs de bataille. Ils n'ont pas de possibilité de rejoindre les *Forces Françaises Libres*, ainsi paradoxalement ils sont contents de devenir les membres de la Waffen-SS. Le désir de l'action est plus fort dans leurs rangs que l'idéologie des camps adversaires<sup>17</sup>.

Les membres de la *Milice française* constituent une partie importante des volontaires. Le chef de l'organisation, Joseph Darnand, conclut un accord avec les autorités allemandes : la Milice reçoit des armes allemandes pour mener une campagne efficace contre les maquisards, tandis qu'elle envoie un nombre des miliciens bien instruits pour la Waffen-SS qui peuvent fournir les cadres de la nouvelle formation militaire. Cet échange a d'autre avantage aussi pour Darnand qui espère que les officiers miliciens peuvent influencer l'unité ce qu'il peut utiliser dans la guerre civile française éventuelle à l'avenir<sup>18</sup>.

### L'instruction

L'instruction a lieu en Alsace, dans le camp d'entraînement de Cernay (Sennheim en allemand). Les premiers volontaires français y arrivent l'été 1943 et leur instruction commence aussitôt. D'autres contingents de volontaires les suivent pendant l'année suivante. Leur nombre total est à peu près de 3000<sup>19</sup>.

Au début l'instruction, on met l'accent sur l'activité sportive. Les volontaires se sentent dans un village olympique : ils sont obligés de courir, de sauter, de plonger jusqu'à l'éternité. Ceux qui ne sont pas capables de suivre les exercices, sont remerciés et renvoyés en France. Pour le reste, bien maigri et très sportif, on commence la vraie instruction. Ils reçoivent un mélange de formation militaire et de celle idéologique. Ils passent leurs jours aux ter-

<sup>17</sup> L. Deloncle : *Trois jeunesses provençales dans la guerre*, Paris : Dualpha, 2004 : 77.

<sup>18</sup> F. Delatour : «SS et Français. Pourquoi?» *Historia hors série* 32, 1973 : 114-121, p. 115.

<sup>19</sup> A. Bayle : *Des jeux olympiques à la Waffen SS*, Paris : Editions du Lore, 2008 : 62.

rains d'exercices et dans les classes. La discipline est dure, mais les résultats sont spectaculaires. 50 pour cent des volontaires sont sélectionnés et retenus, ils constituent le régiment grenadier des volontaires français au sein de la Waffen-SS (*Französisches SS-Freiwilligen-Grenadier-Regiment*)<sup>20</sup>.

Les Français, restés dans les rangs de la nouvelle unité, sont obligés de prêter un serment militaire. Le serment est le suivant : «Devant Dieu, je jure obéissance absolue à Adolf Hitler, commandant en chef de l'armée allemande et aux supérieurs désignés par lui. Je jure d'être un soldat brave et fidèle et suis prêt à faire le sacrifice de ma vie pour respecter ce serment.»<sup>21</sup>

Après l'instruction de base, les meilleurs éléments de l'effectif sont élu pour des formations d'officier et de sous-officier dans les écoles spécialisées de la Waffen-SS à Posen-Treskau et à Bad Tölz. Les membres de ces stages reçoivent leur nouveau grade à la fin de l'instruction selon leurs résultats obtenus. La nouvelle unité française reçoit 26 officiers et 50 sous-officiers au printemps 1944<sup>22</sup>.

Le 1<sup>er</sup> mars 1944, le commandement allemand prend une décision inattendue : il transforme l'unité française en un régiment d'artillerie motorisé. Cette décision s'explique par l'impression faite sur les soldats allemands par l'artillerie française pendant la Première Guerre mondiale. Une partie de l'effectif français est tout de suite transféré dans une école d'artillerie en Bohême et l'unité est nommée le régiment d'artillerie lourde motorisé 500 des volontaires français de la SS (*schweres SS-Freiwillige-Artillerie-Regiment (mot.) 500 (franz.)*). Cependant les Français refusent cette idée, car ils veulent lutter comme fantassins. Le refus est tellement résolu que les autorités allemandes renoncent à cette idée<sup>23</sup>.

Le 1<sup>er</sup> avril 1944, tous les volontaires de la nouvelle unité sont regroupés à Networschitz, dans la proximité de Prague, où ils doivent constituer la brigade d'assaut des volontaires français de la SS (*Französische SS-Freiwilligen-Sturmbrigade*)<sup>24</sup>. Le chef de cette formation est le commandant Gamory-Dubourdeau. Le premier bataillon de la brigade (qui est le seul) est dirigé par le capitaine Pierre Cance. Le bataillon est constitué par une compagnie

<sup>20</sup> P. P. Lambert & G. Le Marec : *Les Français sous le casque allemand, Europe 1941-1945*, Paris : Grancher, 1994 : 106.

<sup>21</sup> AN F 7 15304.

<sup>22</sup> J. Mabire : *La brigade Frankreich. Le premier combat des SS français*, Paris : Grancher, 1996 : 15-16.

<sup>23</sup> F. Costabrava : *Le soldat baraka. Le périple européen de Fernand Costabrava Panzergrenadier de la Brigade Frankreich*, Nice : sans éditeur, 2007 : 74.

<sup>24</sup> L. Deloncle : *Trois jeunesses... , op.cit.* : 86.

de commandement, trois compagnies de voltigeur, une compagnie lourde et une compagnie de DCA (défense contre avion), mais cette dernière est envoyée pour l'instruction à Berlin<sup>25</sup>.

En mai, de nouveaux volontaires arrivent à Networschitz (Netvořice) qui sont retenus pour établir le deuxième bataillon de la brigade, c'est pourquoi le premier bataillon est transféré à Neweklau (Neveklov, quelques kilomètres plus tard) où on a continué l'instruction et la sélection des soldats. Malgré la présence des officiers français, récemment arrivés des écoles spécialisées, la formation est conduite par un officier allemand, capitaine Kostenbader. En juin, on arrive les casiers judiciaires et 10 pour cent des volontaires sont remerciés comme auteur des crimes<sup>26</sup>.

### Les combats en Galicie

Le premier bataillon de la brigade est déployé en Galicie au début août où la situation des armées allemandes est critique à cause de l'avance des troupes soviétiques. Le premier front (groupe d'armées) ukrainien réussit à percer les lignes allemandes et le commandement allemand a besoin de toutes les troupes possibles pour colmater la brèche. Cependant le reste de la brigade continue son instruction en Bohême pour créer le deuxième bataillon le plus tôt possible<sup>27</sup>.

Le premier bataillon arrive à Turka, en Galicie, le 5 août 1944 où il est attaché à la SS-division «*Horst Wessel*». Cette unité récemment établie ne possède que quelques bataillons disponibles, ainsi le renfort français est un atout primordial pour la division. Le combat de groupe (*Kampfgruppe* selon la terminologie militaire allemande) constitué par ces forces doit éliminer une poche soviétique dans la région de Krosno<sup>28</sup>.

L'unité française fait une marche de 100 kilomètres en trois jour pour rejoindre la division «*Horst Wessel*» le 8 août. Les volontaires sont tout de suite déployés contre les patrouilles russes sur l'aile gauche de l'unité allemande. Les vraies opérations commencent le lendemain quand le bataillon doit relever les unités de la 208<sup>e</sup> division d'infanterie allemande dans la première ligne. Le feu de l'artillerie soviétique est dévastateur et surprend les Français

<sup>25</sup> A. Bayle : *Des jeux olympiques...* , *op.cit.* : 96.

<sup>26</sup> P. H. Dupont : *Au temps...* , *op.cit.* : 221.

<sup>27</sup> A. Bayle : *Des jeux olympiques...* , *op.cit.* : 97.

<sup>28</sup> F. Costabrava : *Le soldat baraka...* , *op.cit.* : 74.

sur un terrain découvert. L'unité subit des pertes très importantes (12 morts, 60 blessés) et elle doit reculer à ses positions de départ. C'est seulement la 3<sup>e</sup> compagnie qui réussit à tenir ses positions contre les attaques des troupes russes. Malgré ce fait, le bilan du premier jour est décevant<sup>29</sup>.

Le 11 août, les volontaires français ne sont pas obligés de contenir des attaques soviétiques, car l'axe de progression russe change d'orientation. Cette pause leur permet de réorganiser les compagnies et rétablir le moral ébranlé des soldats après le choc du premier jour. Le 12, le commandement allemand lance une grande attaque contre les forces soviétiques dans la poche et les Français reçoivent une mission primordiale dans la réalisation de cette opération. Le bataillon français avance 5 kilomètres et occupent deux villages qui assurent des bases de départ pour l'attaque du lendemain réalisée par des troupes allemandes. Les résultats atteints méritent une citation dans l'ordre de jour de la division «*Horst Wessel*» et dans le communiqué de la OKW (*Oberkommando der Wehrmacht* : le commandement suprême des forces armées allemandes<sup>30</sup>).

Les volontaires français sont déployés de nouveau dans la première ligne les 14 et 15 août. Dans ces combats, ils réussissent à occuper tous les cibles désignés et atteindre la route stratégique Sanok-Krosno (Saanig-Krossen). Sur les deux ailes, les troupes allemandes font le même exploit, ainsi la mission est accomplie, on élimine la poche soviétique autour de Sanok<sup>31</sup>.

Le 16 août, le bataillon est relevé par une unité de la Wehrmacht et se rassemble dans un village (Wolica) derrière le front. Le bilan des premiers combats du bataillon est lourd : 20 morts (dont un officier), 110 blessés (dont 4 officiers). Le bataillon perd plus de 10 pour cent de son effectif, ainsi le baptême de feu se paye cher<sup>32</sup>.

Ensuite, l'ensemble de groupe de combat, constitué par la division «*Horst Wessel*» et le bataillon français, est envoyé dans un autre secteur du front. Il est dirigé dans la région de Mielec où il occupe des positions au long du fleuve Wisłoka le 17 août. Le lieu occupé par les Français a une importance stratégique, car la 5<sup>e</sup> armée de la Garde de 1<sup>er</sup> front d'Ukraine se trouve en face qui menace les troupes allemandes du secteur d'un encerclement dans le cas d'une percée réussie. Les troupes allemandes présentes sont faibles,

<sup>29</sup> L. Deloncle : *Trois jeunesses...*, *op.cit.* : 95.

<sup>30</sup> R. Forbes : *Pour l'Europe, les volontaires français de la Waffen-SS*, Paris : Aencre, 2005 : 128.

<sup>31</sup> Saint-Loup : *Les Hérétiques*, Paris : Presses de la Cité, 1965 : 24.

<sup>32</sup> *Ibid.* : 28.

ainsi le bataillon français occupe un quartier de 15 km avec ses compagnies de grenadiers<sup>33</sup>.

L'attaque soviétique attendue se déclenche le 20 août avec des forces bien supérieures à leurs adversaires. Les compagnies du bataillon sont sévèrement accrochées et elles doivent décrocher vers le sud-ouest. Le recul est difficile à cause des unités russes infiltrées qui coupent la voie de retraite. Une partie de la formation française (la 1<sup>re</sup> compagnie et une section de la 3<sup>e</sup> compagnie) est encerclée et éliminée. Seulement une poignée de volontaires de ces unités réussissent à échapper du massacre<sup>34</sup>.

Cependant la section antichar du bataillon est détachée du commandement français et engagée dans le village de Radomyśl Wielki. Cette position est très importante car le propriétaire du village peut librement circuler vers le dos des unités franco-allemandes, ainsi sa défense est primordiale pour la survie de celles. La section, qui a été obligée de transmettre ses pièces antichar pour la division «*Horst Wessel*», doit contenir les attaques soviétiques par des effectifs et des moyens de fortune. Malgré les pertes extrêmement élevées, elle réussit à tenir ses positions jusqu'au soir du 21 août ce qui permet pour les autres unités de battre en retraite en ordre<sup>35</sup>.

Le bataillon (dont l'élément combattant ne représente plus que l'effectif d'une compagnie complète) prend des positions à Nagoszyn. Les survivants des unités détruites pendant la nuit y arrivent et s'intègrent au dispositif. Le village est constamment bombardé et subit des attaques. La ligne de résistance récemment créée est percée en plusieurs endroits et les pertes augmentent sans cesse, mais le bataillon tient ses positions jusqu'à l'arrivée de l'ordre de retraite à 19 heures selon lequel l'unité doit replier dans le village de Mokre<sup>36</sup>.

Les éléments du bataillon commencent la retraite tout de suite et se replient vers le sud-ouest l'un après l'autre. La marche est difficile car l'unité est de nouveau encerclée par les patrouilles russes qui barrent la voie vers l'arrière. Le bataillon forme un groupement de combat avec les restes de l'effectif et force le passage de la colonne dans un accrochage violent. Les Français trouvent le village occupé par l'ennemi, mais ils le libèrent et prennent de nouvelles positions de défense<sup>37</sup>.

<sup>33</sup> A. Bayle : *Des jeux olympiques...*, *op.cit.* : 120–125.

<sup>34</sup> Saint-Loup : *Les Hérétiques*, *op.cit.* : 39.

<sup>35</sup> J. Mabire : *La brigade Frankreich*, *op.cit.* : 161–165.

<sup>36</sup> P. H. Dupont : *Au temps...*, *op.cit.* : 228–229.

<sup>37</sup> Saint-Loup : *Les Hérétiques*, *op.cit.* : 52.

Les attaques russes contre la nouvelle ligne de résistance commencent dès les premières heures le 22 août. La tenue des positions nécessite le déploiement de tout le monde y compris les chauffeurs et les cuisiniers. Les assauts sont repoussés, mais le prix de la résistance est élevé : les officiers et les hommes tombent l'un après l'autre. A 11 heures, il n'y a que deux officiers blessés (commandant Cance et lieutenant Fenet) dans le bataillon qui conduisent les hommes. A la fin de journée, les restes de l'unité sont retirés de la première ligne et amenés en camion à Dębica, puis à Tarnów où on établit le bilan de premier (et dernier) engagement de la brigade d'assaut française<sup>38</sup>.

Le 23 août, le bataillon Cance n'aligne que 130 hommes qui va augmenter à 200 après l'arrivée des éléments isolés de l'unité. Le bilan ultime est le suivant : 100 tués, plus de 660 blessés et 40 disparus. Sur les 19 officiers et aspirants, quatre sont morts, deux sont portés disparus, sept sont blessés et évacués. Même les survivants ne sont pas indemnes, leur majorité sont légèrement blessés<sup>39</sup>.

Le bataillon est cité dans l'ordre de jour la division «*Horst Wessel*» et général Trabandt, le commandant de cette dernière, propose 58 Croix de fer pour les volontaires français qui seront remises en novembre au camp de Wildflecken (sauf celles à titre posthume)<sup>40</sup>.

Après les pertes sévères subies, le bataillon est retiré dans l'arrière-pays. Il s'embarque en gare de Tarnów le 1<sup>er</sup> septembre et il arrive dans l'ancien corridor de Danzig (Gdańsk) le 5 septembre. Les autres unités de la brigade se trouvent déjà là, étant donné qu'elles doivent fournir le noyau pour la reconstruction et l'agrandissement de la brigade<sup>41</sup>.

### **La réorganisation : la naissance de la division Charlemagne**

La nouvelle unité française de la Waffen-SS doit regrouper tous les volontaires français engagés dans les rangs des forces armées allemandes, y compris la marine de guerre (*Kriegsmarine*) et les unités non-combattantes (*NSKK : Nationalsozialistisches Kraftfahrkorps*, Corps motorisé national-socialiste). La brigade reçoit un autre nom provisoire : la brigade française des SS (*Franzö-*

<sup>38</sup> F. Costabrava : *Le soldat baraka...*, *op.cit.* : 153-155.

<sup>39</sup> A. Bayle : *Des jeux olympiques...*, *op.cit.* : 143.

<sup>40</sup> L. Deloncle : *Trois jeunesses...*, *op.cit.* : 97.

<sup>41</sup> Saint-Loup : *Les Hérétiques*, *op.cit.* : 65.

*sische Brigade der SS*). Sa création est liée à la décision de commandement allemand de lever des formations de volontaires étrangers pour qu'on puisse combler les pertes des armées allemandes lors de l'année 1944<sup>42</sup>.

Le dépôt de guerre de la nouvelle brigade est constitué à Greiffenberg, en Poméranie occidentale, où se trouve déjà celui du régiment de la LVF. Le commandant de l'unité est le général Puaud, le plus élevé en grade des officiers français disponibles. Il porte le grade de colonel en France, mais de la part des Allemands il n'est reconnu qu'un *Oberführer* (grade intermédiaire entre le colonel et le général sans équivalent dans l'armée française). En réalité, le vrai commandant de l'unité est le chef de l'inspection allemande des formations SS françaises (*Inspektion der französischen SS-Verbände*), le général de brigade Krukenberg<sup>43</sup>.

Les nouveaux effectifs de la brigade arrivent de la LVF (1 200), de la brigade d'assaut de la SS (2 000), de la Milice française (1 800), de la *Kriegsmarine* (1 000) et du *NSKK* (1 000)<sup>44</sup>. Le nombre des soldats est autour de 7 000, mais le niveau de leur instruction militaire est très varié, ainsi l'état-major divisionnaire envoie une grande partie de l'effectif dans de différentes écoles spécialisées pour combler les vides<sup>45</sup>. Les cadres de l'unité sont fournis par l'effectif de la Milice qui arrive dans le camp d'instruction en nombre à partir du novembre<sup>46</sup>.

La grande unité française au sein de la Waffen-SS porte le nom de «*Charlemagne*» qui avait déjà été choisi pour le futur régiment SS français en 1943 (malgré cette décision, certaines sources mentionnent que l'indication «*Jeanne d'Arc*» a été aussi retenue pendant longtemps comme un nom possible pour l'unité)<sup>47</sup>. La brigade a deux régiments qui portent les numéros 57 et 58, cependant les autres unités de la brigade sont indiquées par le numéro 57. Le régiment 57 est constitué majoritairement par les membres de la brigade d'assaut française, tandis que celui 58 est marqué par la pré-

<sup>42</sup> AN 72 AJ 258, 232 14.

<sup>43</sup> *Idem*.

<sup>44</sup> L. Levast : *Le soleil se couchait à l'Est*, Paris : L'Homme libre, 2008 : 34.

<sup>45</sup> Les écoles sont les suivantes : celles de Neweklau (stage d'officier), de Josefstadt (stage d'artillerie), de Hradischko (stage de génie), de Janowitz (stage d'antichar), de Sterzing (stage de transmission), de Munich (stage de DCA), de Göttingen (stage de cavalerie), d'Orianenburg (stage d'interprète), de Lissa (stage d'artillerie de campagne), de Breslau (stage d'administration), de Stettin (stage d'infirmier) et de Berlin (stage de mécanicien). Cf. J. Malardier : *Combats pour l'honneur*, *op.cit.* : 76.

<sup>46</sup> J. Auvray : *Les Derniers Grognards*, Paris : Irminsul, 1999 : 40.

<sup>47</sup> L. Levast : *Le soleil...*, *op.cit.* : 36.

sence des ex-légionnaires de la LVF. Les régiments ne disposent que deux bataillons, ainsi ils sont relativement faibles. La brigade contient un bataillon de chasseurs de chars, un groupe d'artillerie, une compagnie de génie, celle de travailleurs, celle de transmissions et celles des différents services)<sup>48</sup>.

A la fin d'octobre 1944, la brigade française quitte le corridor de Danzig pour le camp d'instruction de Wildflecken en Basse-Franconie afin de continuer l'entraînement. Le moral des soldats n'est pas élevé, car la France est perdue pour eux, comme la guerre aussi, ainsi leur destin semble bien sombre. En plus, l'état militaire de l'unité n'est pas du tout bien. Il y a des déficiences en matière d'armement, d'équipement, même d'habillement. L'instruction est insuffisante et n'est pas menée à terme, celle pourrait être finie en juin 1945. Un grand nombre de stagiaires est loin de l'unité, leur retour est envisagé au printemps<sup>49</sup>.

Pendant ce temps-là, le 10 février 1945, la brigade devient la 33<sup>e</sup> division de grenadier «Charlemagne» de la SS (33. *Waffen-Granadier-Division der SS «Charlemagne» (franz. Nr. 1.)*)<sup>50</sup>. C'est un changement prestigieux, mais n'entraîne ni l'augmentation d'effectifs, ni la modification des tableaux de guerre, ainsi l'unité est bien plus faible que son grade laisse penser<sup>51</sup>.

### Les combats en Poméranie

La grande partie de l'unité (les deux régiments d'infanterie, le bataillon de chasseurs de chars et quelques unités divisionnaires) est déployée en Poméranie contre les troupes russes à la fin février 1945. La situation des troupes allemandes dans la région est désespérée : la 2<sup>e</sup> armée du colonel-général Weiss, à laquelle la division française est rattachée, s'oppose au 2<sup>e</sup> front de Biélorussie possédant des forces bien supérieures. L'offensive de ces dernières se déclenche le 24 février quand les troupes françaises sont en train de débarquées et démunies des armes lourdes. Malgré le fait qu'elle est inapte au combat, le commandement allemand envoie la division française à la première ligne pour arrêter l'avance soviétique<sup>52</sup>.

<sup>48</sup> P. H. Dupont : *Au temp...*, *op.cit.* : 244-245.

<sup>49</sup> A. Bayle : *Des jeux olympiques...*, *op.cit.* : 143.

<sup>50</sup> Ce numéro a été attribué à une division hongroise détruite pendant le siège de Budapest, ainsi l'unité française le reçoit. Cf. R. Bail : *Les croix de Monseigneur de Mayol de Lupé*, Paris : Dualpha, 2000 : 204.

<sup>51</sup> A. Bayle : *Des jeux olympiques...*, *op.cit.* : 173-174.

<sup>52</sup> L. Levast : *Le soleil...*, *op.cit.* : 76.

Les unités de la division repoussent plusieurs assauts, mais finalement elles sont obligées de replier et occuper de nouvelles positions le 26 février. Ce jour-là, 500 personnes (tués ou blessés) manquent déjà à la division, c'est pourquoi le commandement allemand considère que l'unité française n'a plus guère de valeur combative. C'est pourquoi la division doit se regrouper derrière le front et réorganiser ses effectifs. Après une marche de 80 kilomètres, les Français se regroupent à Belgard où on constitue un régiment de marche avec les éléments les plus aptes et un régiment de réserve avec le reste<sup>53</sup>.

Pour le 3 mars, la division est encerclée à Körlin par les troupes soviétiques mécanisées et soutenues par des blindés. L'état-major divisionnaire organise la percée vers l'ouest en plusieurs échelons. La grande partie des troupes (à peu près 2 000 hommes) est anéantie par des blindés soviétiques aux alentours de Belgard. Presque tout le monde est assassiné ou capturé, y compris le commandant de la division, le général Puaud qui disparaît à jamais<sup>54</sup>.

La seule unité qui réussit à réaliser la percée, c'est le bataillon Fenet (I/57) accompagné par général Krukenberg et ses officiers. Cette unité atteint la Mer Baltique le 9 mars où elle réalise une nouvelle percée vers l'ouest ensemble avec les unités allemandes encerclées. 724 officiers, sous-officiers et grenadiers du bataillon réussissent à échapper à l'anéantissement<sup>55</sup>.

Pendant ce temps-là, 600 hommes de la division participent dans la défense de Kolberg, grande ville portuaire, qui joue un rôle important dans l'évacuation des civils et des soldats de Poméranie. Un autre bataillon de fortune fait la même chose dans la poche de Danzig. Dans tous les deux cas, les survivants sont évacués par mer et transportés en Allemagne où ils peuvent rejoindre une partie de la division<sup>56</sup>.

Après la destruction de la division, la réorganisation de l'unité française se déroule dans deux lieux différents : une partie des survivants est dirigée à Wildflecken où on constitue un régiment de circonstance de 1 200 hommes tandis que l'autre partie des soldats (1 100 hommes) est regroupée près de Neustrelitz basée sur le bataillon Fenet. Les deux unités ne sont pas regrou-

<sup>53</sup> J. Mabire : « Les Waffen SS français, derniers défenseurs du bunker de Hitler », in J. Dumont (ed.) : *Les grandes énigmes de l'occupation*, Genève : Crémille, 1970 : 65-137, p. 109.

<sup>54</sup> L. Deloncle : *Trois jeunesses...*, *op.cit.* : 127.

<sup>55</sup> P. Rostaing : *Le prix d'un serment. 1941-1945. Des plaines de Russie à l'enfer de Berlin*, Paris : Librairie du Paillon, 2008 : 172-174.

<sup>56</sup> J. Mabire : « Les Waffen SS français... », *op.cit.* : 115-118.

pés à cause de la situation militaire générale, ainsi leur destin est différent. La première ne voit plus de grands accrochages et se rend aux Américains quelques mois plus tard. La deuxième aura encore une mission importante à accomplir.

### Les derniers efforts : la défense de Berlin

Ce deuxième élément subit une reprise en main difficile, car la plupart des officiers français les plus gradés sont tués, blessés ou disparus. On organise un bataillon de travailleurs de 400 hommes à partir de ceux qui refusent de poursuivre le combat. Le reste de l'unité (700 hommes au plus) forme un régiment grenadier (*Waffen-Grenadier-Regiment der SS «Charlemagne»*) ayant deux bataillons d'infanterie (ceux 57 et 58) et un bataillon lourd<sup>57</sup>.

Le 24 avril, un ordre arrive de Berlin selon lequel le général Krukenberg doit constituer un bataillon d'assaut (*Sturmataillon*) et rejoindre les défenseurs de la capitale. Le bataillon comprend un état-major et cinq compagnies de grenadiers de 60–70 hommes en chacune. Les membres de cette formation reçoivent un complément de fusils-mitrailleurs MG 42, de fusils d'assaut *Sturmgewehre* 44 et des armes antichars (*Panzerfäuste*). A cause des difficultés une partie des hommes n'arrivent pas dans la capitale, ainsi l'effectif est à peu près 320 à 330 hommes<sup>58</sup>.

Le bataillon arrive à Berlin le 24 avril et est déployé contre les troupes soviétiques le 26 avril rattaché à la division «*Nordland*» dans le quartier de Neukölln. L'unité réalise une attaque fougueuse, gagne de terrain, mais elle perd presque la moitié de son effectif en tués, blessés ou disparus. Pendant le siège de Berlin, c'est la contre-attaque la plus réussie<sup>59</sup>.

Le 27 avril, le bataillon épuisé est au repos et divisé en équipes de destruction de chars. Le lendemain, l'unité française est déployée dans la défense de la Wilhelmstrasse où les chars russes attaquent en masse. Malgré les immenses efforts des troupes soviétiques, les Français arrêtent les ruées de l'Armée Rouge. Le 28, les volontaires reçoivent un renfort constitué par une centaine d'hommes de la Ministère de l'Intérieur qui sont peu aptes au service militaire<sup>60</sup>.

<sup>57</sup> P. Rostaing : *Le prix d'un serment...*, *op.cit.* : 175–176.

<sup>58</sup> L. Levast : *Le soleil...*, *op.cit.* : 99.

<sup>59</sup> Saint-Paulien : *Les lions morts. La bataille du Berlin*, Paris : Plon, 1958 : 65.

<sup>60</sup> G. Bernage : *Berlin 1945*, Bayeux : Heimdal, 2005 : 123.

Sous la pression des troupes russes, le reste du bataillon recule de pas en pas, mais il continue la lutte. L'intensité des combats est prouvée par le fait que selon le commandement allemand, les volontaires français détruisent 62 chars soviétiques entre le 26 avril et le 1<sup>er</sup> mai. Ce résultat extraordinaire vaut 4 croix de chevalier de la Croix de fer pour les membres de l'unité qui est une reconnaissance particulière<sup>61</sup>.

Le 30 avril, un communiqué soviétique annonce la chute de la capitale allemande pour le 1<sup>er</sup> mai. Au même jour, Adolf Hitler se suicide dans son bunker, seulement 800 mètres au nord des positions des Français. Mais les volontaires français tiennent leurs positions devant la chancellerie. Les attaques russes sont extrêmement violentes, mais elle ne réussissent pas à percer la ligne de défense. Le soir du 1<sup>er</sup> mai, les derniers défenseurs allemands se rendent, mais les Français, qui ne reçoivent pas l'ordre, gardent leurs positions. On peut déclarer que littéralement ils sont les derniers défenseurs du bunker de Hitler<sup>62</sup>.

Le 2 mai, les rares survivants de l'unité essaient de s'évader vers l'Ouest dans le tunnel du métro, mais finalement ils sont découverts et pris comme prisonniers. Leur destin est varié : l'exécution sur place, le camp de prisonnier soviétique, la prison ou le peloton d'exécution en France, éventuellement le service militaire en Indochine<sup>63</sup>. Le bilan est contradictoire : la société d'après-guerre anticomuniste punit sévèrement ceux qui ont choisi le même combat, mais prématurément.

<sup>61</sup> E.-G., Krätschmer, *Die Ritterkreuzträger der Waffen-SS*, Göttingen : Plesse Verlag, 1957 : 411.

<sup>62</sup> P. Rostaing : *Le prix d'un serment...*, *op.cit.* : 200-203.

<sup>63</sup> G. Bernage : *Berlin 1945*, *op.cit.* : 166.